

Dans l'atelier de Jim Dine, Parisien de cœur

L'artiste a fait don de 28 de ses œuvres au Centre Pompidou, où elles sont exposées jusqu'au 23 avril

ARTS

Ah, ces Américains et leurs cadeaux! Après celui dont on parle trop (Jeff Koons), un dont on parle peu, et c'est bien dommage: Jim Dine, natif de Cincinnati (Ohio), 82 ans, fait don de 28 œuvres au Centre Pompidou, qui les expose jusqu'au 23 avril. Un ensemble couvrant presque toute sa carrière, de 1961 à aujourd'hui.

Jim qui? Dine, vous dit-on. On croit le connaître, on se souvient de ses figures de Pinocchio, de ses cœurs – encore un! – peints ou sculptés. Moins nombreux sont ceux qui le savent poète. Pourtant, c'est une part cruciale de son travail, il n'y a qu'à écouter les jeunes en parler: Jesse Osborne, étudiante en littérature à Bennington University et poète elle-même, a lu pour nous ses deux livres publiés avec une traduction française aux éditions Joca Seria, le recueil *La Coupole et autres poèmes*, et le long texte intitulé *Nantes*. Elle compare son style à celui de Frank O'Hara (1926-1966), une des plumes les plus importantes de ce qu'on a appelé l'« école de New York » et l'ami d'artistes comme Willem de Kooning, Joan Mitchell ou Larry Rivers, et salue dans les textes de Dine « une imagerie vive et sensuelle », « un univers à la fois du présent et du temps passé [...] avec une nostalgie qui rend chaque ligne palpable et réelle ».

L'artiste dessine sur les cimaises de la galerie du musée les poèmes qui accompagnent son œuvre picturale, à Paris, le 10 février.

HÉRVÉ VERONÈSE, CENTRE POMPIDOU

Pionnier de la performance

Cette capacité de faire bouger le temps, explique-t-elle, donne l'opportunité d'entrer dans le poème mais aussi de l'observer comme s'il était projeté sur un écran. Et de fait, au Centre Pompidou, les textes ont été pour certains écrits sur les murs, brutalement, au fusain, dans une salle qui accueille le visiteur, preuve s'il en était besoin de l'importance qu'y attache Jim Dine. Et qui parlent encore, à travers les générations, puisque Jesse Osborne n'a que 20 ans...

A cet âge-là, à la fin des années 1950, Dine est à New York, venu de son Ohio natal, et lit en public ses poèmes, devenant ainsi un des pionniers de la performance et du happening avec notamment Allan Kaprow et Robert Whitman. Il est aussi proche de Claes Oldenbourg et de Jasper Johns. Est-ce pour cela qu'il passe parfois pour un représentant du pop art? Lui s'en défend: « Je ne suis pas un pop artiste! Certes, j'ai participé à cette époque, et j'utilise des objets familiers, mais certainement pas comme Warhol, Oldenbourg, Westermann, Rosequist, Lichtenstein. Ils parlent du monde extérieur, moi,

je regarde mon intériorité, mon inconscient. En ce sens, je suis plus proche des expressionnistes. Je pourrais dire que je suis un expressionniste romantique! »

Et il est vrai qu'assez peu de pop artistes peignent à la meuleuse. C'est ce que fait parfois Dine, nous désignant dans son grand atelier de Montrouge – que l'alerte octogénaire rejoint quotidiennement à pied de son domicile de Saint-Germain-des-Près! – quelques-uns de ces outils recouverts d'une épaisse couche de couleur. Sur un support de contre-plaqué où il a d'abord appliqué une épaisse matière composée de sable et de peinture acrylique, il va inciser, déliter, araser, graver. Car, autant que la

poésie, la gravure est une composante importante de son travail. Il la pratique depuis ses années d'études à l'université de l'Ohio et c'est elle qui l'a conduit à Paris pour la première fois, en 1968. A Londres, où il vivait alors, son éditeur lui avait conseillé un imprimeur parisien. On ne le nommera pas, vu ce qu'en pense aujourd'hui Jim Dine: « C'était un trou du cul. Je suis revenu à Paris quelques années plus tard, pour travailler la gravure avec Aldo Crommelynck. Lui, c'était un homme fabuleux et une grande personnalité. J'ai collaboré avec lui de 1975 à sa mort, en 2008. » Il est ainsi, Dine, jamais éloigné de ses lieux de travail: outre Paris, il vit à Walla Walla (Etat de Washington)

où est installée une des fonderies qui réalisent ses sculptures.

C'est qu'il porte une vénération aux outils, qui sont aussi le fil rouge de sa donation. « Ils m'accompagnent depuis mon enfance. J'ai grandi avec eux. Mon grand-père avait un magasin de bricolage, une quincaillerie, et faisait de la menuiserie en amateur. A la fin des années 1930, tout le monde avait un atelier dans sa cave. J'ai toujours été concerné par cette idée de "faire" par ce dont les outils étaient capables. Je ne suis pas un menuisier très doué, mais je sais comment procéder avec les outils. » Pas toujours de manière très orthodoxe toutefois, sauf peut-être pour un sapeur-pompier, si on en juge par *Window*

with an Axe, une sculpture de 1961, composée d'un bâti de fenêtre au sommet duquel est profondément plantée une hachette... Le poème *Nantes* ne commence-t-il pas par les mots *The beheading*, « la décapitation »?

« J'avais besoin d'une icône »

La hache apparaît dans d'autres œuvres de la donation: deux sont plantées dans un tronc d'arbre non équarri qui compose une partie de *Stephen Hands Path* (1964), surmontées de la silhouette d'un peintre noir peinte sur une toile, une *combine painting* qui pouvait effectivement l'assimiler au pop art, mais qui, pour lui, évoque les Hamptons et la lumière particu-

Autant que la poésie, la gravure est une composante importante de son travail

lière qu'on y trouve. C'est aussi un fragment d'autobiographie puisque le titre, *Stephen Hands Path*, est le nom de la rue d'East Hampton où Dine a abattu l'arbre, le lieu où, dit-il dans le catalogue de l'exposition, « j'ai compris la mortalité ».

Il dialogue également avec d'autres artistes, mais pas vraiment ses contemporains: ainsi avoue-t-il son admiration pour Titien, dessine-t-il d'après les statues antiques et a-t-il travaillé à une série de variations sur la Vénus de Milo – décapitée, ça va de soi, une icône qui lui est aussi nécessaire que la figure des cœurs, un de ses motifs récurrents. « Jeune homme à New York, j'avais vu l'exposition dans la petite galerie d'un peintre qui avait montré un motif de croix rouge, un autre d'étoile rouge, un troisième de cœur. Je me demandais comment, après l'expressionnisme abstrait, réintroduire la figure, j'avais besoin d'une icône. Le cœur m'a semblé une bonne solution. Il a une universalité. Pas parce qu'il symbolise l'amour, je n'ai rien à faire avec ça, mais parce qu'il peut porter, ce qu'il peut contenir. On a un jour comparé mes cœurs à des mandorles, ces formes d'amande qui isolent la figure du Christ dans l'art médiéval. C'est un peu ça. »

En cheminant dans l'atelier, on passe devant une étagère où sont rangés des pots de peinture acrylique, de la marque new-yorkaise Golden, et on évoque le souvenir du fondateur, Sam Golden. « Il a donné sa compagnie à ses employés », commente Dine. C'est

un peu le sens de la donation au Centre Pompidou: « Je sais qu'ils vont en prendre soin, que des gens vont voir [les œuvres], et c'est une manière de dire ma reconnaissance à Paris. Le directeur du musée, Bernard Blisstein, l'a reçue avec beaucoup de grâce et de dignité, et une jeune conservatrice, Annalisa Rimmaudo, a fait un travail de recherche formidable sur chacune des œuvres. Alors je suis heureux! » ■

HARRY BELLET

Jim Dine. Paris reconnaissance, Centre Pompidou, 75004 Paris. Tél.: 01-44-78-12-33. Tous les jours sauf mardi, de 11 heures à 21 heures, jusqu'au 23 avril. Entrée 14 €.

